

licencieuses, ignorées, selon toute apparence, de Louis-Philippe et de M. Guizot, et où néanmoins on était assez facilement admis.

L'héritier présomptif, en souvenir de son bisaïeul, ressuscitait un peu les soupers de la Régence.

Emile Deschamps et Alfred de Musset lisaient là nombre de poésies qu'on ne trouve pas dans leurs œuvres. Seulement, elles ont assez couru sous le manteau pour que chacun les connaisse, principalement celle qui était le plus au goût du prince et qu'il avait apprise par cœur ; elle se termine par ce vers :

N'achevez pas, noble étranger !

Le duc d'Orléans aimait beaucoup les artistes. Il était jeune ; tout s'excuse avec cette raison d'âge.

Mais déjà les lettres et les arts avaient trop de propension au matérialisme pour qu'on les autorisât de si haut à marcher dans cette voie.

Depuis longtemps la *Revue des Deux-Mondes* s'était aperçue qu'elle ne spiritualiserait jamais l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie*. Peut-être le sermonnait-elle mal ou rentrait-elle un peu dans ses doctrines. Toujours est-il que M. Ruloz ne corrigea rien. Quand il allait demander de la copie au poète, celui-ci répondait :

— Envoie-moi ce soir cinquante francs et une bouteille d'eau-de-vie, sinon tu n'auras pas ta nouvelle.

Il fallait en passer par là. Le lendemain la nouvelle était faite et la bouteille bue.

Quand on lit ces adorables créations, ces pages si fines, si délicates, où l'esprit court de ligne en ligne, d'un bout à l'autre du dialogue, comme un feu follet resplendissant, on se refuse à croire qu'elles aient pu être enfantées de la sorte.